



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie
maçonnique

Épisode 15

Il me fut presque impossible d'atteindre la
Brasserie du Mail, tant les touristes s'y
pressaient en ce jour de finale de la *Coupe
des Deltas*.

Il me fut presque impossible d'atteindre la Brasserie du Mail, tant les touristes s'y pressaient en ce jour de finale de la *Coupe des Deltas*. De Mégara, je pris un chemin détourné par les petites rues et je fis une halte dans notre vieille église. À cette heure et en ce jour, elle était vide. Je restai seul sur un banc pendant quelques minutes. La fraîcheur y était merveilleusement bienfaisante et je me suis demandé s'il ne nous serait pas possible un jour de récupérer cette église, qui ne sert plus à grand-chose, pour en faire un temple maçonnique. De telles idées stimulent et je suis reparti tout gaillard pour le Mail.

Avec l'esplanade pleine de monde, la brasserie n'offrait aucune place en terrasse. Marinette courait d'une table à l'autre. Ciu bavardait avec ses clients. Le soleil, pas encore trop haut, arrivait à glisser quelques rayons de lumière dorée par-dessous les platanes. Marinette m'aperçut et me désigna aussitôt une table occupée. J'y reconnus Victor et Damien, qui prenaient leur petit-déjeuner.

Je m'avançai une chaise à leur table. Damien m'accueillit à sa manière :

- Alors, te voilà vénérable. Mes félicitations. Comme disait la marquise au comte, son amant, lorsqu'il devint duc : Cela ne vous fait pas plus beau, mon très cher, mais je vous regarde autrement.

Je protestai que je n'étais encore ni élu ni installé. Victor m'en parut tout attendri :

- Tu es entouré de beaucoup d'affection, Titou. Tes frères t'ont à la bonne. Il faut que tu viennes nous rendre visite à Bruxelles.
- Et à Gand, ajouta Damien. Ma loge, *Le Septentrion*, te logera, te dorlotera et nous te recevrons avec tous les honneurs. Viens avec Yvette. Nos épouses s'occuperont d'elle.

Marinette s'approcha.

- Salut les Belges. Vous êtes sortis du lit ?

Marinette n'a pas le temps de s'asseoir en terrasse un jour de finale, mais elle se fit apporter une chaise par l'un de ses garçons et se commanda un café.

- La Reine descend dans le peuple, dit Damien. J'en suis comme caressé au plus sensible de moi-même.
- Je peux te parler devant ces gens-là ? me demanda-t-elle.
- Ces gens-là sont des frères de ton mari, ma toute belle, lui répondit Damien. Tu peux tout me dire et d'abord que tu m'aimes. Je ne le répéterai pas et même pas à la marquise.

Marinette nous dit alors qu'une teinturière de la Ville-haute était venue la trouver à la brasserie. Cette femme, qu'elle connaissait depuis toujours, avait été très agacée par la police qui voulait absolument savoir si un homme seul, client inhabituel ou pas, ne lui avait pas donné à nettoyer un pantalon taché de sang. Par principe, elle avait répondu non. Elle ne mouchardait pas ses clients. Mais voilà qu'Yvette, l'infirmière de l'hôpital, la femme à Titou, était venue lui demander la même chose. Elle lui avait également répondu : « Non, je n'ai vu personne et tous les pantalons qu'on me confie sont tachés ». On ne trahit pas un client et les pantalons tachés sont souvent signes d'adultères ou de coquinerie. Une bonne commerçante n'a pas à faire du foin dans les ménages. Pourtant, depuis ces deux visites, celle du flic et celle de l'infirmière, elle avait réfléchi.

La femme à Titou était une référence en ville et, de plus, chacun peut se retrouver à l'hôpital du jour au lendemain. Elle savait Yvette grande amie de Marinette et de Ciu. Aussi, la teinturière était venue à la brasserie pour demander :

- Que cherchait-elle à savoir, la femme à Titou ?

- Qui a tué Marianne Laroque.
- Je m'en étais doutée. C'est le milieu des francs-maçons, tout ça. Remarque, je ne suis pas contre. Ils défendent la vraie République. Marinette, je n'ai pas moufté devant le flic et la femme à Titou, mais je sais quelque chose au sujet de ce pantalon. Je causerai seulement si tu veux que je cause. Sinon, je fermerai ma gueule.
- À toi de décider, Titou, me dit Marinette. Réfléchis vite et donne-moi ta réponse.
- Quelle réponse ?
- Si ma teinturière cause ou non aux poulets ? Tu décides.

Puisque ma Marinette, que je connais si bien, avait parlé devant les Belges, c'est qu'elle ne voulait donc plus du secret. Je lui ai demandé :

- Le mec au pantalon taché, ton amie teinturière a pu l'identifier ou non ?
- Oui.
- Et elle t'a dit qui c'est ?
- Oui. Un grand ami de Théo. Pas celui qu'ils ont mis en prison. Les flics ne cessent pas de se gourer. C'est un autre. Un Parisien. Nous le connaissons tous. Moi, je ne l'aime pas. Titou, donne-moi ton feu vert et tu termines l'affaire du Luberon avant midi.

Les Belges m'observaient. Hésitant encore, j'ai demandé à Marinette :

- Il va nier, bien sûr. Tu crois qu'un pantalon donné à nettoyer sera une preuve suffisante ?
- Suffisante, non, mais à la loge, il faut que vous changiez de mentalité. Avec *Big Brother Bear* sur le Mail, vous devez arrêter de parler du secret maçonnique. Vous agacez les gens. Question secret, moi, Marinette, je suis bien plus solide que vous. Ma teinturière causera si je lui dis de causer. Moi, je ne vous demande qu'une chose : Ne mettez pas cette brave femme dans les emmerdes et ne défendez plus les pourris que vous avez chez vous.

L'idée, la bonne idée, la meilleure que j'aie jamais eue, m'est alors venue d'un seul coup et j'ai dit :

- Je réunis rue Tournefort tous les maîtres maçons présents à La Roquebrussanne à seize heures. Uniquement les maîtres, frères et soeurs. Que Ciu fasse passer le message et que ta teinturière aille parler à Fantoche.

Ma voix avait été ferme, assurée, comme celle d'un chef. Je pris même du plaisir à m'entendre.

- Bravo, Titou, me dit Victor. Tu te métamorphoses à vue d'œil.

Je me levais déjà pour aller porter la nouvelle de ma décision quand Damien déclara :

- À la Ville et à la Cour, Baron Titou, vous ne payez pas de mine, mais au lit de Justice vous faites des miracles.

Avait-il deviné ce que je voulais faire ? J'invitai nos deux frères belges à venir au temple à seize heures. Oui, c'était un miracle que je voulais tenter. J'ai embrassé Marinette, j'ai prévenu Ciu et j'ai foncé à la coopérative. Aucun client. Le personnel de permanence écoutait religieusement sur *Radio-Brussanne* les commentaires du spécialiste de la pétanque. Le Chimpanzé menait, mais le Bègue le talonnait. Au foot ou au rugby, tout va très vite et les commentateurs s'époumonent à lancer les mots plus vite que le ballon. En finale de la Coupe, c'est le contraire. Plus une vedette comme le Bègue prend son temps, mesure, observe, hésite, danse d'un pied sur l'autre, essuie sa boule, la fait sauter d'une main dans l'autre et, finalement, retourne voir la situation de plus près en se plaçant devant, puis derrière le bouchon, plus la galerie jouit d'impatience et plus les commentateurs de la radio doivent inventer des histoires pour meubler les silences du jeu. Tout à coup, le commentateur crie « Carreau ! » et l'on entend hurler la galerie. « Carreau, c'est formidable. Le fer a parlé. La boule du Chimpanzé a volé jusqu'à Marseille. C'est la Bonne Mère qui l'a arrêtée ! On n'a jamais vu ça ! À toi, Le Bègue ! C'est un génie, ce mec ! »

Pour moi, ce n'était ni l'année ni le moment de me passionner pour la Coupe. Si encore, notre Delta Ciu-Nestor-Théo avait pu aller en finale, mais non ! De nos jours, tout file et tout se perd dans le fleuve fric.

Ce fut donc malgré moi que j'écoutais les commentaires de la radio et je restais là sans rien faire en attendant seize heures quand le nouveau directeur des ressources humaines m'est tombé dessus. La coopérative venait de l'engager. Il avait commencé le matin-même et ne m'avait pas encore aperçu au travail.

Sous le coup de l'émotion, j'en ai oublié que j'étais devenu moi aussi directeur. Sur le nouveau tableau des services, nous étions à égalité tous les deux et à égalité aussi avec le directeur technique, le directeur du trafic et le directeur de l'export.

Bien sûr, je savais bien que cette égalité était bidon. En France, toutes les égalités sont bidon et Théo dit souvent : « Pas un seul Français ne s'accepte à égalité avec un autre, même entre époux. Dessus, dessous, c'est le mille-feuille français. »

Surprise : le nouveau directeur des Ressources humaines me parla en égal. Il fut aimable, très aimable, à me donner vraiment la folie des grandeurs, et il me proposa de me conduire à mon nouveau bureau.

Cela faisait près de vingt ans que je bossais à la coopérative. Or, ce bureau, c'était à peine si je savais qu'il existait. La tête vous tourne forcément un peu dans des moments pareils. Le directeur me dit que nous verrions le lendemain à bien délimiter mes fonctions et il me recommanda de prendre possession du bureau, de m'y installer à mon goût, de pénétrer dans l'ordinateur tout neuf qui était mis à ma disposition, puis il m'engagea à ne plus servir moi-même du vrac à nos clients.

Je m'installais donc : Fauteuil confortable, ordinateur dernier modèle, dossier de la publicité de nos vins rangé sur le bureau avec le nouvel organigramme où mon nom figurait, carte de la région et carte des vignobles français. Il me sautait aux yeux que j'étais passé de l'autre côté de la barrière, cette limite apparemment infranchissable qui sépare les grands des petits. Je n'arrivais pourtant pas à me croire un grand. Le virus de la vraie modestie, cette contrainte à voir les choses par en-bas, ne se liquide pas en quelques heures.

J'ai utilisé tout de suite mon nouveau téléphone pour faire le tour des frères et des sœurs, maîtres et maîtresses, dont j'avais le numéro dans mon carnet d'adresses. Rendez-vous au temple à seize heures. À Victor de Carpentras, qui s'étonnait de cette convocation d'urgence, je dis fermement :

- Nous allons démasquer et confondre le meurtrier du Luberon.
- Mais tu n'es pas encore élu ! Tu as prévenu Henri ?
- Impossible. Il est en mission atomique hors de France.
- C'est alors au premier surveillant de présider *La Justice*. Ne prends pas la grosse tête, Titou. On ne s'empare pas du premier maillet comme du volant d'une bagnole. Laisse faire la police.

J'interrogeai un moteur de recherche pour savoir qui était Siddharta. Le plus difficile a d'abord été de trouver l'orthographe de ce nom bizarre que Marie avait prononcé très vite en l'associant au nom de Hesse. Depuis le début de l'enquête, je buttais sur mes ignorances.

Malgré mon beau nouveau bureau, mon téléphone neuf et mon ordinateur dernier cri, je restais Titou. Quand je l'avais embrassée un moment plus tôt sur la terrasse de sa brasserie,

Marinette m'avait murmuré à l'oreille : «Va, mon Titou. N'aie pas peur. Vous le tenez. »

Je n'ai pas réussi à joindre Yvette. Elle travaille de plus en plus souvent au bloc opératoire et il n'est pas question de l'en faire sortir. J'appelai Marie pour plus de garantie. Depuis qu'elle m'avait parlé de ce Siddharta, le visage de Gilbert me revenait sans cesse. Il nierait. C'était sûr qu'il nierait. Le pantalon ne serait pas une preuve suffisante. Il avait dû le laver et le relaver avant de le donner à la teinturière. Je me sentais très seul dans ce beau bureau de directeur des ventes locales. La solitude du chef, avais-je souvent entendu dire.

Marie finit par répondre.

- Oui, Titou, oui, je vous écoute.
- Pourquoi Siddharta, Marie ?
- Vous y venez donc.
- Répondez moi, Marie. Pourquoi Siddharta ?
- Invité par Jean-Michel, j'étais allée avec Marie-Germaine écouter une conférence publique sur Siddharta dans le grand temple de la Grande Loge à Paris.
- Qui donnait cette conférence ?
- Celui dont nous avons parlé.
- Qu'en avez-vous pensé ?
- Rien.
- Confirmez-moi que vous le soupçonnez. C'est un grand ami de Théo. Je suis très angoissé, Marie.
- Moi aussi. Vos amitiés de loge vous aveuglent souvent, Titou. Je n'ose rien dire au *Cheminot*.
- Si c'est bien lui, je le démasquerai, Marie.

Elle m'a conseillé d'appeler Jean-Michel Michel et m'a donné le numéro secret de son portable.

- Dérangez-le, Titou, même s'il est en répétition. Dites que c'est moi qui le demande.

J'ai appelé Ulysse qui m'a répondu tout de suite.

- Une teinturière a décrit l'homme qui lui a donné un pantalon à nettoyer : grand, mince, élégant, la soixantaine, un long nez, presque plus de cheveux. Marie me parle de *Siddharta* et d'une conférence de Gilbert. Je réunis tous les maîtres présents à La Roquebrussanne à seize heures.
- Attends-moi pour commencer, j'arrive.

Je suis retourné dans la salle des ventes où nos vins sont exposés. Il y avait affluence d'acheteurs. La Coupe s'achevait donc.

Jamais, depuis tellement d'années, je ne m'étais senti aussi désintéressé des résultats. Mon directeur entra et vint vers moi.

- Monsieur Nédelec m'a chargé d'une commission pour vous.

Il tira un papier de sa poche et je lus : « J'ai appris que vous notiez quart d'heure par quart d'heure tous les présents à Mégara le jour du crime. Je suis resté à Mégara de seize heures quinze à dix-neuf heures. Je vous autorise à en faire état. Nous nous verrons bientôt à la coopérative. Amitiés. » Signé Gaston Nédelec.

Le milliardaire m'écrit ! Comment y croire ? Je me suis senti fort. Tout m'arrivait en même temps.

À quinze heures trente, je me rendis rue Tournefort où déjà m'attendaient quelques frères, dont Alain, le bon docteur Marot, vénérable du *Chemin*. Je le pris à part et le mis au courant. Il refusa de présider notre réunion informelle.

- En l'absence du Premier surveillant de *La Justice* parti en vacances, préside toi-même, Titou. C'est toi qui connais le mieux cette affaire.

Anne-Marie, qui arrivait, l'approuva.

- Ce ne sera pas une vraie tenue, me dit-elle. Nous pouvons désigner qui nous voulons pour présider une réunion informelle. Alain et moi, nous serons à l'Orient autour de toi et nous te soutiendrons.

Ulysse entra alors dans la salle humide d'où nous nous apprêtions à monter dans le temple. Tout suant, tout essoufflé, tout excité, Jean-Michel avait abandonné sa répétition pour nous rejoindre. Je demandai aux autres de nous laisser. Je voulais le consulter sur la manière dont je comptais m'y prendre. Je fus très ferme :

- Jean-Michel, je n'ai pas ta culture et je connais Gilbert beaucoup moins bien que toi. Je vais donc m'en tenir à la méthode maçonnique. Peux-tu croire qu'il ait tué Marianne ? Une pareille horreur me dépasse. Toi, un soir, en tenue, tu nous as parlé des crimes chez Shakespeare comme s'il était tout naturel que les hommes s'entretuent. Moi, j'ai tout simplement horreur de ça. Lui, un si vieil ami de Théo, il aurait pu tuer Marianne ?
- Il la harcelait depuis longtemps. Marie et moi, nous l'avons immédiatement soupçonné.
- Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?
- Nous n'avions pas de preuves.
- Monte à l'Orient avec les vénérables, lui dis-je.

Je lui ai exposé ce que j'allais faire. Il n'en revenait pas. Nous avons encore échangé quelques mots que je n'ose appeler philosophiques. Savoir ou ne pas savoir ? Telle est pour moi, qui ne suis pas un penseur et encore moins un philosophe, la grande question maçonnique et peut-être la plus grande question humaine. Je sais ou je ne sais pas. Je sais ou je devine. Je sais et ne veux pas savoir. Je sais ou je crois savoir. Existe-t-il une frontière qui passe entre savoir et ne pas savoir ? Si je refuse de m'avouer que je sais, n'est-ce pas une façon d'ignorer que je sais ? La conscience ressemble à une eau trouble. C'est un peu comme à la chasse, quand vous retenez votre chien en laisse. Il a senti la trace, il veut courir, mais vous refusez de le laisser partir de peur qu'il dérange tout le gibier. Savoir dérange et nous fermons les yeux. Moi je savais enfin qui était le coupable. Sûr et certain ? Je le suis, je veux l'être.

En prenant place dans le fauteuil du vénérable pour la première fois de ma vie, je me suis encore répété : « Je sais qu'il est coupable. » Puis-je affirmer maintenant que j'en étais si sûr, absolument sûr et certain ? Non. À l'instant d'agir, le mur entre savoir et ne pas savoir n'est pas étanche. Je dois même écrire à présent, quand je relate ces faits, que ce mur est poreux, mais à l'heure si importante pour moi de présider une réunion maçonnique pour la première fois, mon instinct me dicta de tout faire, même de faire semblant, comme si j'avais une totale certitude. Cela m'a donné aussitôt une autorité toute nouvelle. Je l'ai sentie dans ma main qui tenait le maillet. Brusquement, je me suis retrouvé dans la peau d'un chef. Je corrige : dans la peau du responsable de cette réunion, pas dans celle d'un chef. Il n'y a pas de chefs et encore moins de régiments aux ordres en franc-maçonnerie.

Ma voix, mes mains, mes genoux tremblaient quand j'ai pris la parole. J'ai dit :

- Je suis venu en loge, il y a vingt ans, chercher le centre de l'union et la paix des cœurs. Je n'ai pas été préparé à y trouver le crime.

Une quarantaine de frères et de sœurs avaient pris place sur les colonnes. Sans leurs décors, ils formaient une assemblée presque ordinaire. Gilbert Hesse, qui voulait toujours prendre place à l'Orient, s'était assis au fond du temple. Je ne l'ai pas prié de venir se joindre à Jean-Michel, Anne-Marie et Alain.

Des années de vie maçonnique vous donnent une certaine maîtrise de la parole et j'exposais la situation. Un frère présent dans le temple était soupçonné à tort ou à raison d'avoir assassiné

Marianne Laroque. À la police et à la justice de faire leur travail. Nous, nous n'avions à connaître qu'un seul fait : l'utilisation scélérate d'une sacoche de décors maçonniques pour faire accuser Théo Sérignan, notre vénérable d'honneur. Qu'il y ait eu confusion avec la sacoche de notre frère Bernard, aujourd'hui emprisonné, s'expliquait aisément. Les deux saches se ressemblaient et avaient été déposées l'une près de l'autre sur une table basse dans l'entrée de Mégara.

Je demandai alors à Victor de Carpentras de faire office de maître des cérémonies et d'étendre sur le sol du temple, entre l'autel des serments et les trois piliers, le tapis de loge du troisième degré. « Nous n'ouvrons pas les travaux selon le rituel, ai-je dit, mais nous sommes réunis entre maîtres et maîtresses. Un cercueil est représenté sur ce tapis de loge. Chacune et chacun d'entre nous en connaît la signification et sait comment un maître maçon prouve son innocence. »

Victor de Carpentras, très étonné, exécuta ce que je lui commandais. Quand le tapis fut en place, je déclarai avec solennité :

- J'enferme symboliquement la dépouille de Marianne Laroque dans ce cercueil. Ne l'imaginez plus à la morgue d'Aix, mais ici, sur le dallage du temple. Je vais maintenant demander à chacune et chacun d'entre vous de vous approcher l'un après l'autre du tapis et de l'enjamber. Selon une très ancienne tradition, nous tiendrons pour innocents tous ceux qui enjamberont le cercueil sans frémir ni broncher. Cette méthode ne serait pas admise par un tribunal profane, mais je la déclare bonne et loyale entre initiés francs-maçons.

Victor de Carpentras, qui avait compris où je voulais en venir, déroula le tapis de loge du troisième degré.

- Commençons, dis-je. Quand vous aurez enjambé le tapis où se trouve symboliquement le cercueil de Marianne, vous prêterez serment avec la formule suivante : « Je n'ai jamais apporté frauduleusement une sacoche contenant des décors dans la villa du Luberon. Je n'ai jamais participé à des orgies en décors maçonniques. Je le jure. »

Pour donner l'exemple, je descendis de l'Orient, me rendis à l'Occident, revins vers l'Orient, enjambai le tapis de loge et dis : « Je n'ai jamais emporté frauduleusement une sacoche contenant de décors maçonniques dans la villa du Luberon. Je n'ai jamais participé à des orgies en décor. Je le jure. » Je suis ensuite remonté à l'Orient pour reprendre ma place.

Anne-Marie, visiblement satisfaite de mon initiative, fit le même trajet Orient-Occident-Orient et prêta le même serment sauf qu'elle le modifia : « Je n'ai jamais pratiqué aucune forme d'orgie et encore moins en décors maçonniques. » Puis elle reprit place à ma droite.

Alain, visiblement plus réticent, descendit aussi de l'Orient, fit ce que j'avais demandé puis prononça le même serment. Jean-Michel Michel, nos frères Jean-Pierre, Frédéric, Georges, Ciu, Nestor, les deux Victor, Yves d'Avignon, Pierre-Marie, de La Roquebrussanne, nos sœurs Josette, Françoise, Marine et Marlène, firent exactement ce que j'avais demandé. D'autres allaient les suivre, mais je dis :

- Mon frère Gilbert Hesse, à ton tour. Je te prie de venir enjamber le cercueil de Marianne Laroque.

Gilbert s'avança vers l'Orient et, pendant une dizaine de secondes, j'ai cru qu'il allait enjamber le tapis sans broncher, mais il levait déjà un pied quand ce fut plus fort que lui et, me faisant face, il se mit à m'injurier. Que signifiait cette singerie ? Pour qui je me prenais ? Nos loges de province étaient tombées bien bas pour laisser n'importe qui, même pas vénérable installé, faire n'importe quoi dans un temple.

Ulysse, assis à côté de moi, se leva et vint me parler à l'oreille : « Continue, Titou, continue. Il vient de se trahir. Je vais téléphoner au commandant Moret pour qu'il l'arrête à sa sortie du temple. »

Ulysse gagna l'occident et sortit. Gilbert en fut déconcerté. Je lui dis :

- Mon frère Gilbert, veux-tu faire comme chacun de nous : enjamber le tapis de loge et nous assurer sous serment que tu n'as jamais apporté des décors dans la villa du Luberon.

Mon calme ajouta au désarroi de Gilbert, qui parvint néanmoins à se maîtriser. S'adressant non plus à moi, mais à Alain Marot, il le prit à partie. Comment un vénérable de la Grande Loge de France pouvait-il accepter une telle mascarade à l'initiative d'un membre du Grand Orient ? Nos frères de la Grande loge devraient savoir que les deux obédiences étaient diamétralement opposées sur tous les points majeurs de la franc-maçonnerie et Gilbert mettait en demeure Alain Marot d'arrêter immédiatement ce qu'il appela une sinistre comédie, sans quoi, de retour à Paris, il demanderait la destitution d'Alain Marot par décret du Conseil fédéral et la démolition de la loge *Le Chemin* par le prochain convent.

L'extraordinaire pour moi qui présidais, ce fut que nos frères, habitués à entendre Gilbert le prendre toujours de très haut, me paraissaient lui donner raison contre moi. J'ai senti l'assistance vaciller. Le culot de Gilbert les époustouflait. Sa maîtrise de la parole en loge, bien plus solide que la mienne, la solennité qu'il sut mettre dans ses propos et, surtout, notre tradition de respect des orateurs firent qu'aucun grondement ni murmure ne partit des colonnes ou de l'Orient pour arrêter le flot d'injures méprisantes que Gilbert nous lançait à la figure.

Mon autorité, pas encore affirmée, s'était évaporée et l'évident meurtrier de Marianne crut un instant qu'il nous avait mâtés. Se tournant vers Victor de Carpentras, qui avait déroulé le tapis rituel du troisième degré sur le dallage du temple, il lui ordonna sèchement de le ramasser puis, dédaignant ma présidence, il déclara notre réunion terminée comme si c'était à lui, visiteur parisien, d'en décider. Je crois que ce fut alors son ton, autoritaire à l'excès, qui me sauva.

Je sentis que nos sœurs et nos frères, jusque-là médusés, commençaient à s'agiter. Je donnai alors un coup de maillet si retentissant que je pus croire avoir fracassé mon plateau, mais Gilbert que notre silence avait encouragé à tout oser, tourna dédaigneusement le dos à l'Orient pour bien montrer à tous que je ne comptais pas.

- J'invite, déclara-t-il, tous les frères du *Chemin* à couvrir le temple avec moi. Il leur appartient de défendre en toute circonstance la spécificité initiatique de la Grande Loge de France.

Une attaque de trop. Nos sœurs et nos frères ont en horreur les rivalités obédientielles parisiennes. Un long hurlement de désapprobation partit alors des colonnes et Gilbert comprit qu'il ne reprendrait pas le dessus. Il ouvrit la porte du temple et sortit. Je fus aussitôt très entouré, félicité, embrassé, serré contre des poitrines d'hommes et de femmes. Les deux Victor étaient ravis. Anne-Marie, très émue, me dit : « Merci, Titou, merci pour Théo, merci pour nous toutes et nous tous. » Je réclamais un verre d'eau fraîche, car j'avais la gorge très sèche et l'estomac noué. Damien, plus chaleureux que jamais, me fit promettre de me rendre à Gand pour l'installation solennelle du prochain vénérable du *Septentrion*. Je vivais tout cela comme si je sortais d'un tunnel. « En vérité, la lumière m'éblouit », m'avait dit Théo un soir de plein hiver après avoir corrigé le procès-verbal que j'étais venu lui soumettre à Mégara.

Un de nos frères, qui avait suivi Gilbert au-dehors, nous apprit que la police, appelée par Ulysse, l'avait arrêté avant qu'il ait atteint la Grand-Rue. Je n'étais ni triste ni gai. Je recevais toutes ces félicitations sans être vraiment fier et heureux. Je pensais à Marie qui ne savait encore rien. Il me tardait de pouvoir lui dire : « J'ai fait ce que j'avais à faire. » Passant dans le couloir qui mène à la salle humide, j'ai regardé les photos encadrées de nos Empereurs. Auguste, Antonin, Claude et César seraient mes modèles pendant tout mon vénéralat. Ils croyaient dur comme fer au Progrès de l'Humanité et ce progrès, tellement remis en cause aujourd'hui, j'en serai, comme ils l'avaient été, le dévoué serviteur.

Le commandant Moret m'attendait en salle humide.

- Je ne vous dirai pas ce qui s'est passé dans le temple, lui ai-je déclaré aussitôt. Secret maçonnique. Nous avons démasqué ce fumier de Gilbert Hesse avec nos méthodes à nous.
- Allons, Titou, allons, me répondit-il, toujours aussi rebelle ? Ne me dites rien. Vous savez bien que j'ai mes informateurs dans vos loges. Je saurai donc comment vous vous y êtes pris. En tous les cas, bravo, mais j'ai tout de même besoin de vous au commissariat.

Il m'a emmené dans sa voiture, sirène hurlante. Il n'aurait pas fait plus de bruit pour un ministre. Je lui ai échappé juste avant d'entrer dans son bureau. Je voulais revoir la cage où j'avais été enfermé. Gilbert s'y trouvait, tenant à deux mains son pantalon sans bretelles ni ceinture, qui glissait par dessus ses hanches maigres. Il me traita d'ordure.

Je regardai avec effroi ses yeux ternis par la haine à en devenir vitreux. Il répétait : « Ordures, tu n'es qu'une ordures. Oser m'accuser moi ! Moi ! Tu ne sais donc pas qui je suis ? » Ses doigts se crispaient sur le grillage. Il me dit encore : « Tu vas le payer cher. »

Le commandant Moret vint me tirer de là. Il me traîna dans son bureau.

- Ainsi, vous m'appeliez Fantoche ?

Nous étions face à face comme deux chasseurs devant le gibier abattu, mais pas mort. Moret me fit signer plusieurs papiers dont l'autorisation de pénétrer dans le 8. Il savait ça aussi : que nous appelons le 8 notre immeuble du 8 de la rue Tournefort.

- Je vous libère, Titou, me dit-il. Vous voyez bien qu'il nous fallait collaborer. Je n'ai pas pigé comment vous vous y êtes pris dans le temple, mais encore bravo : ce fut

apparemment très efficace. Je me doute qu'il s'agit d'une manière d'ordalie.

- Je ne sais pas ce que vous appelez une ordalie, commandant.
- J'ai entendu ce Gilbert Hesse vous traiter d'ordure. Conseil d'ami : Faites attention. Ces hommes-là n'avouent jamais. Il ne serait pas le premier que j'aurais coincé pour le revoir dehors très vite.

Quand je suis sorti, j'ai trouvé nos frères et nos sœurs attroupés devant le commissariat. Yvette et Marinette étaient là elles aussi en compagnie d'Ulysse. Il me tira un peu à l'écart et me dit :

- Pauvre Théo ! Comment a-t-il pu se laisser berner par la niaiserie maçonnique de Gilbert ? Théo a beau avoir été un grand prof, il est resté un provincial.
- Pourquoi ne m'as-tu pas raconté qu'il harcelait Marianne ?
- Elle n'était plus là pour témoigner. Parole contre parole, ces salauds-là gagnent toujours. Même Théo m'aurait donné tort. Nous devons tout faire maintenant pour ne plus jamais le revoir dans l'obéissance.
- Moret aussi craint qu'il puisse s'en tirer.

Nous sommes remontés jusqu'à la boutique de Nestor, en haut de la Grand-Rue. Je voulais disposer d'un téléphone pour appeler Marie. Victor, le Belge, m'avait suivi pour me dire au revoir. Il repartait pour Bruxelles. Nous voilà donc, Yvette, Victor et moi au milieu de la plus belle collection provençale de dessous féminins. On vient chez Nestor de toute la région. L'étalage de tant de lingerie fines, élégantes, coquines ou cocasses fait toujours un curieux effet sur Yvette qui n'est pas fille à se décorer le minou.

- Titou, tu as atteint le point sublime des initiés, me dit Victor en me donnant l'accolade fraternelle.

Je ne me sentais pas sublime. Victor me dit encore en me désignant les si beaux dessous vendus par Nestor :

- Ces petites culottes si légères symbolisent la quintessence de l'être : On les met pour les ôter comme on vient au monde pour mourir.
- Taisez-vous, lui dit Yvette. Parlez plutôt des dessous de vos loges. Pauvre Théo ! Il va s'effondrer.

J'appelai Marie. Elle me répondit tout de suite. Je lui dis deux mots de notre réunion, mais elle m'arrêta, trop émue. Théo voulait me voir d'urgence pour fixer avec moi le détail des obsèques. Une voiture de police accompagnée de deux motards

passa devant la boutique de Nestor. Elle remontait la Grand-Rue pour tourner place de la Mairie. Elle emmenait Gilbert. Je le dis à Marie.

- Soyez prudent avec *Le Cheminot*, me dit-elle. Il souffre d'une immense déconvenue.

Yvette voulait me conduire en voiture jusqu'à Mégara. Nestor parlait au téléphone. Je compris qu'il débattait avec Alain Marot.

- Il veut te voir à son cabinet, me dit-il.
- Immédiatement ?

C'était tout proche en ville-haute. Des patients attendaient. Alain me fit entrer dans son cabinet.

- Tu es allé trop loin, Titou, me dit-il avec une douceur sévère. Tu as confondu le symbole et son application profane. Tu dois maintenant nous aider à obtenir un non-lieu pour Gilbert.

Quand je repense à ces heures terribles, je me revois la nuit même, chez moi, Yvette s'étant endormie, plongé dans mes dictionnaires. Lieu : place, endroit, portion déterminée de l'espace. Lieu dit. Haut lieu. Avoir lieu : s'applique à des souhaits qui trouvent leur réalisation. Non-lieu : terme juridique. J'étais perdu. Qu'est-ce qui n'avait pas eu lieu ?

Dans son cabinet médical, Alain Marot s'était pourtant expliqué longuement. Rien ne prouvait, selon lui, la culpabilité de Gilbert. Un pantalon donné à nettoyer ne constituait la preuve de rien. Lui-même, Alain, s'était prêté au franchissement du tapis de loge où s'inscrivait le cercueil symbolique de Marianne pour ne pas me désavouer. C'eût été un très mauvais début de relations fraternelles entre les Vénérables du *Chemin* et de *La Justice*. Mais il avait surtout espéré encourager ainsi Gilbert à cet enjambement sans signification spirituelle.

Gilbert y avait répugné. Cela pouvait s'expliquer très facilement. Il était un très ancien maçon et n'avait pu supporter cette injonction hors de tout rituel par un futur vénérable, pas encore élu et, disons-le, du Grand Orient.

- Enfin, Titou, tu as fait une grosse sottise, m'a dit Alain. Je ne t'en veux pas. Elle vient de ton inexpérience. Mais ton devoir n'en est que bien mieux défini : respecter la présomption d'innocence et obtenir un non-lieu pour Gilbert. Tu nous l'as désigné comme le coupable. De quel droit ?

Je compris alors qu'Alain ne voulait pas croire en la culpabilité de Gilbert. Elle aurait contredit, voire aboli plus de trente années de la vie maçonnique d'un haut dignitaire de son obédience.

Ajoutons, me dit encore avec beaucoup de gravité le bon docteur Marot, que l'implication de Gilbert dans une affaire criminelle irait à l'encontre des intérêts de nous tous, de nos loges, de la Grande Loge de France, de toutes les obédiences et de ce que nous portons d'espérance individuelle et collective.

- En admettant même qu'il soit coupable, ce qui n'est nullement prouvé et ce que nous n'avons pas à prouver, Gilbert ne représente aucun danger pour personne. En admettant qu'il ait cédé à une fureur passionnelle horrible et détestable, proche d'un coup de folie, nous aurions à l'aider, non à l'enfoncer. Le pire pour tout le monde serait que le grand public apprenne par quelle utilisation policière d'un de nos grands symboles nous l'aurions confondu. Comment ne pas y voir un acte de sorcellerie du genre vaudou ? Livrer une pareille information à la foule toujours crédule et sanguinaire nous ferait un mal bien plus grand que de laisser le coupable d'un coup de folie en liberté, si toutefois Gilbert a été ce coupable.

Alain Marot, le bon docteur, ne me cachait pas que seul un non-lieu, obtenu le plus vite possible par un vœu unanime des frères en faveur de Gilbert, était son souhait personnel le plus vif. En tout état de cause, la présomption d'innocence devait prévaloir et, de vénérable à futur vénérable, il me demandait de me tenir à l'écart de cette affaire, non de mentir en Justice ou devant quiconque, mais de me taire.

Le cabinet du Docteur Marot est une petite pièce très fermée, calfeutrée, secrète, avec des meubles anciens, comme on en voit dans nos vieilles maisons provençales et d'autres, fonctionnels, en métal qui brille, comme la table d'examen et une autre table, plus basse, où reposaient des instruments.

Je m'y sentais à la fois très bien et très mal. Très bien, parce qu'Alain est un homme bon et rassurant. Très mal parce qu'il venait de me tenir des propos révoltants, presque cyniques. J'ai pensé, en écoutant cet homme si doux : « Peut-on assumer des responsabilités sans devenir cynique ? »

Je me suis alors senti très déprimé. Si tenir le maillet rend cynique, cela vaut-il le coup ? Question toute neuve pour moi, mais elle réveillait en moi de nombreux souvenirs d'Histoire. Vénérable ? Directeur des ventes locales ? Ne parlons même pas d'être ministre, général ou préfet, c'en serait donc fini pour moi de l'innocence ?

Ma grande joie d'avoir confondu Gilbert en a été ternie et je suis sorti de l'immeuble du Docteur Marot dans un triste état. Comme

s'il venait de m'annoncer une grave maladie. Travailler au nom de ma loge à un non-lieu pour Gilbert que je savais coupable ? Au nom de quoi ? De quels intérêts ? De quelle morale ?

J'avais à me rendre chez Théo. J'y suis allé à pied et à tout petits pas. Je les ai même encore ralentis, ces pas hésitants, lorsque je suis entré dans l'impasse qui mène au sombre portail de la villa Mégara.

Après ce drame dans lequel nous vivions depuis une semaine, la vie heureuse pouvait-elle renaître ? Entendrai-je encore des rires chez Théo ? Il faisait beau, c'était l'été, nous vivions en Provence. On ne peut imaginer mieux pour le bonheur. Les hauts murs de l'impasse couvraient d'ombre le pavage ancien de l'impasse mais, en levant les yeux, je pouvais voir le ciel tout bleu et les cimes des grands arbres aux pieds desquels nous avions étiré depuis tant d'années la longue table de nos Grands Aïolis.

Antoinette et Marianne nous avaient quittés, mais Marie serait là. Elle ouvrit le portail et elle se jeta dans mes bras. Elle sentait toujours très fort l'ambre solaire à la noix de coco. Ses cheveux gris, tout plats et coupés très court faisait d'elle une femme sans âge, toute en muscles.

- Merci, Titou, mille fois merci. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait dans votre temple. Jean-Michel vient de le raconter au *Cheminot*. Il dit que tu as été magistral.

Elle prit mon bras pour m'entraîner vers la maison. Plongés dans l'obscurité de la grande pièce, Ulysse et Théo, m'attendaient, Ulysse debout, Théo enfoncé jusqu'aux épaules dans son grand fauteuil près de la cheminée qui gardait encore l'odeur des feux de l'hiver. J'embrassais Théo en appuyant sur ses épaules pour l'empêcher de se relever et je m'assis en face de lui. Marie approcha une chaise.

Jean-Michel leur avait raconté comment j'avais confondu Gilbert en lui demandant d'enjamber le tapis de loge où figurait symboliquement le cercueil de Marie.

- C'est génial, Titou, ce que tu as fait là, me dit-Marie, absolument génial.
- Non, dit Théo. Génial, non. Il n'a rien inventé. Il est resté dans notre tradition symbolique, mais que vaut-elle devant un procureur ? Rien. Elle convainc ceux qui savent et jamais ceux qui doutent.

Nouvelle douche froide. Marie m'observait, surprise, très surprise. Elle voulut alors me parler des obsèques. Théo avait

sollicité le maire d'une petite commune des environs d'Aix au pied de la Montagne Sainte-Victoire sur la route Cézanne. Ce maire, vieil ami et fidèle partenaire à la pétanque comme à la chasse, avait proposé un caveau tout neuf. Marianne reposerait là dans la plus grande discrétion. Suivraient le cercueil dans ce petit cimetière ensoleillé, Marie, Théo, Laura Soline, Jean-Michel, les deux vénérables et moi, puisque Henri était en voyage. Secret absolu sur la date et le lieu de l'inhumation.

Jean-Michel devait regagner Avignon au plus vite. Il se levait déjà pour s'en aller quand Marie le retint. désignant :

- Parle immédiatement à Titou. lui dit-elle

Comme s'il ne voulait pas entendre ce qu'Ulysse me dirait, Théo déclara qu'il voulait monter à l'étage pour s'y étendre un moment sur son lit. Ulysse me dit :

- Il paraît qu'Alain Marot t'a sonné les cloches.
- Comment le sais-tu déjà. Je sors à peine de son cabinet.
- Le tam-tam maçonnique va plus vite que la lumière. N'attache pas d'importance à ce t'a dit Alain. Tu as très bien agi, Titou. C'est Alain qui perd la boule.

Marie, qui ne pouvait comprendre l'implication rituelle de ma demande d'enjamber le cercueil de Marianne, protesta que j'avais eu raison. Pour elle, grâce à moi, le comportement de Gilbert signait son crime.

Hélas non, lui répondit Jean-Michel. Le meilleur signe en est le désir d'Alain d'un non-lieu et Gilbert l'obtiendra, je le crains fort. Il est retors, ce salopard, et il a pris tout le temps qu'il lui a fallu pour bien nettoyer derrière lui. Le pantalon au pressing ne sera pas retenu comme preuve.

- Hélas non, lui répondit Jean-Michel. Le meilleur signe en est le désir d'Alain d'un non-lieu et Gilbert l'obtiendra, je le crains fort. Il est retors, ce salopard, et il a pris tout le temps qu'il lui a fallu pour bien nettoyer derrière lui. Le pantalon au pressing ne sera pas retenu comme preuve.

- Que pensez-vous d'Alain Marot, le vénérable de Théo ? nous demanda Marie.

Jean-Michel tint alors un long discours dont je fus stupéfait. Le voici :

Le bon docteur Marot, excellent maçon, parfait vénérable, aimé de tous ses frères et de ses patients, a un poumon catho et son autre poumon maçonnique. Quand l'un inspire, l'autre expire, d'où en Alain Marot un permanent déséquilibre intime, fréquent chez nos frères catholiques.

Leur pape a prévu ces accidents pulmonaires dès 1738 quand il a fulminé notre excommunication *ipso facto*. Le nouveau pape, cet Allemand, qui nous paraît borné, mais qui connaît la musique religieuse, en a remis une couche. Nous protestons, mais nous avons tort. Les papes connaissent leurs ouailles.

- Tu te moques de nous ? demanda Marie.
- Pas du tout, lui répondit Jean-Michel.

Il poursuivit. Aucun problème avec les protestants et les juifs. Aucun problème majeur avec l'Islam quand les musulmans ne viennent pas d'un pays en dictature, mais des problèmes sans fin avec les catholiques.

- Arrête, Jean-Michel, dit Marie. Tu penses que c'est le jour déplaisanter ?

- Je me moque de moi, pas de vous et j'enseigne à Titou son futur boulot de vénéré. Nous avons une grande ambition pour l'Humanité. Nous déclarons à nos apprentis que son destin reste à construire. Alain Marot pense que ce destin s'inscrit dans la volonté de son Dieu.

- Et alors ? demanda Marie. Cette volonté est-elle d'obtenir un non-lieu pour celui qui a tué Marianne ?
- Justice humaine, Justice divine, vieux débat. Je vous l'ai dit : les deux poumons ne respirent pas ensemble et le non-lieu a toujours eu la préférence des Églises quand il s'agit de leur épargner un scandale.
- Pas seulement des Églises, si je comprends bien, répondit sèchement Marie. Vous protégez aussi vos obédiences.

Je n'en pouvais plus de rage contenue. J'avais jeté mon dévolu sur Marie. Il serait la cape de Zoro sur ses épaules. J'ai saisi l'une de ses mains pour la serrer dans les deux miennes, une main à la peau sèche et glacée. Marie a tout de suite compris que je voulais faire alliance avec elle contre l'intelligence vive et perverse de Jean-Michel Michel. Il dominait, il expliquait, il balayait notre bon sens horrifié par le crime. Il fallait arrêter ce jeu, qu'il soit théâtre ou philosophie.

- Un jour, dit Marie, Marianne m'a raconté que ce Gilbert avait ouvert son pantalon devant elle et sorti son sexe. « Chaque femme qui l'a vu l'a adoré. Agenouille-toi. » lui a-t-il déclaré en lui tordant le bras pour la faire obéir. J'ai tout de suite su qu'il était l'assassin.
- Ce n'est pas une preuve et tu ferais mieux de n'en pas parler. Où cela s'est-il passé ? Dans la rue ? Chez elle ? Chez lui ? Allons, Marie, allons, il est exceptionnel qu'un

homme comme lui se fasse prendre. Il aura son non-lieu, croyez-moi.

Ce fut alors que je révoltai. Au risque d'être entendu par Théo retiré dans sa chambre, j'ai crié : « Pas de non-lieu ! »

Ulysse m'a regardé longuement, comme si mon cri l'avait rappelé à la réalité et son comportement changea du tout au tout dans l'instant même. Pourtant, il déclara encore, comme s'il se parlait à lui-même : « Les prisons sont archi-pleines de pauvres types. On disait autrefois les gueux. Vous n'y trouvez pas des Gilbert. » Puis, sans transition :

- Où en es-tu de ton procès-verbal ?
- J'ai accumulé un monceau de notes au jour le jour. Si je les mettais bout à bout, j'en aurais trois cent pages. Tout est écrit de manière à ne pas pouvoir être déchiffré. C'est un cheminement, Ulysse, pas un récit construit. Au fur et à mesure, j'essaye de comprendre ce qui se passe, mais je bafouille. En langage maçonnique, c'est de la pierre brute.
- Mets tout en ligne, Titou, balance tout sur le net.
- Je suis absolument d'accord, dit Marie.

Je n'en pouvais plus de stupéfaction et de crainte

- Je connais bien Gilbert, dit Ulysse. Il n'avouera jamais. La seule issue pour lui est de nier en accablant Marianne et en disant n'importe quoi sur nos loges d Provence.
- Jean-Michel a raison, dit Marie.

Je les regardais, horrifié, Que je mette en ligne mes notes ? Que j'expose nos faiblesses ? Que je m'avoue si incapable de toute hauteur de vue ?

- C'est tout simplement impossible, affirmai-je
- Et pourquoi donc ? me demanda Ulysse.
- Mes notes racontent l'Affaire au jour le jour. Elles montrent que je n'y comprends presque rien. Je découvre le crime et l'ignominie d'un des nôtres à travers un brouillard. Je ne soupçonne Gilbert qu'au tout dernier moment. Je traite le commandant Moret de fantoche.
- Vous, Titou, chacun vous croira, me dit Marie. Insiste, Jean-Michel, insiste. Je veux que Gilbert finisse sa vie en prison.
- Mais le secret maçonnique, Jean-Michel !
- Quel secret ? Il se dit et il se dira les pires horreurs sur la rue Tournefort. Gilbert se défendra comme un chien enragé. Il nous chargera. Nous en aurons pour des années. Montre nous tels que nous sommes, Titou. Fonce, agis immédiatement, prends tout le monde de vitesse

Je comprenais mieux pourquoi Théo s'était réfugié à l'étage. Son élève préféré, son fils de cœur se complaisait dans la tempête et le désastre.

- Si je dis tout, Jean-Michel, je dirai forcément beaucoup de mal de toi.
- Quel mal ? Que j'avais quitté Marianne et l'avais rendue malheureuse ? Dis-le si tu le crois.

Ulysse, lui, pense à une allure folle. Vous comprenez à peine le début d'une de ses phrases qu'il achève la suivante. C'est lui qui a décidé du feuilleton et parlé le premier de diviser le tout en épisodes. Il a conçu le plan, le déroulé, la manière de s'y prendre avant même que je lui aie donné mon accord. Il a parlé d'écriture collective. À moi, le premier jet, le ton, l'esprit de mon récit. À lui d'organiser la suite avec l'aide d'un ami et frère parisien dont j'avais lu un livre.

- Nous avons dîné un soir, Marianne, ce frère et moi. Il n'aime pas Gilbert. Je suis sûr qu'il acceptera de t'aider en souvenir de cette soirée. Si nous n'agissons pas très fort et tout de suite, nous retrouverons ce salopard à l'Orient de nos temples et nos dignitaires se chuchoteront de l'un à l'autre : mieux vaut un salaud à l'Orient que notre linge sale au soleil.
- C'est ce que je redoute le plus, dit Marie. Titou, acceptez pour moi cette proposition de Jean-Michel. Tout sur la toile plutôt qu'un non-lieu.
- C'est impossible, Marie.
- Et pourquoi impossible ? me demanda Ulysse.
- Je ne suis même pas sûr d'écrire en bon français.
- Nous t'aiderons, me promit Jean-Michel.

Debout, ventre en avant, cheveux ébouriffés, à voix si forte que Théo, à l'étage, devait tout entendre, Ulysse improvisa pour moi : « Je m'appelle Titou. Je travaille à la coopérative vinicole de La Roquebrussanne. J'ai été chargé par ma loge, *La Justice*, de tenir procès verbal de l'Affaire du Luberon et je livre mon procès-verbal au public pour qu'il sache ce qui s'est passé. »

J'opposai l'impossibilité de la chose. À suivre Ulysse, j'allais me retrouver devant un tribunal.

- Change quelques noms, Titou. Brouille les pistes et tu ne risques rien.

Je protestai :

- Si personne ne sait qu'il s'agit de Gilbert, à quoi bon tout ce déballage ?

- Ce ne sont plus les textes qui comptent aujourd'hui, On ne les lit qu'à peine, me répondit Ulysse, ce sont les commentaires sur les textes. Tout message direct se trouve réfuté d'office par ceux qui ont intérêt à entretenir la confusion. Internet permet de déborder les textes et leurs réfutations. Nous t'aiderons à peaufiner ce que tu écriras. Il faudra qu'on te sente derrière tes mots pour que tout un chacun déduise de ta sincérité que tu dis vrai. Chacun te sentira derrière tes mots et tous en conclueront que tu dis vrai. C'est comme cela que ça marche aujourd'hui. Gilbert ne devrait pas pouvoir s'en sortir.

Éberlué, je me suis tourné vers Marie. Elle nous dit alors :

- Théo est attaqué personnellement sur internet.

Elle tira de son sac une feuille imprimée et nous lut :

- « Sans le secours de Dieu et de l'Église, ces vieux profs, soldats perdus de la laïcité, tombent dans la débauche. Triste fin que celle du fameux professeur Théophile Sérignan. »

Suivait l'énumération des noms, prénoms et professions de tous les membres de nos trois loges auxquels le journaliste avait mêlé ceux de quelques coyotes.

Ce texte horrible m'a décidé. Je mettrai en ligne mon procès-verbal pour que Gilbert ne puisse pas échapper à la Justice. Gilbert Hesse n'est pas son vrai nom, mais chacun le reconnaîtra et, si naissait le moindre doute, les commentaires orchestrés par Jean-Michel Michel depuis Paris désigneraient l'ignominieux. Est-ce que, ce faisant, je violerai la Loi maçonnique ? Pareille question me ramenait à mon enfance quand Marinette et moi nous sautions le mur de Mégara pour aller déterrer des pommes de terre et des carottes dans le beau jardin d'Antoinette. Nécessité fait loi, disaient, et à la nuit tombante : « Les enfants, c'est l'heure, il faut aller voler ce soir si vous voulez manger demain. »

A cet instant précis, Théo descendit de sa chambre et reprit place tout au fond de son gros fauteuil. Nous avait-il écoutés ? M'approuverait-il ? C'eût été, la veille encore, tout à fait essentiel pour moi. Cela ne l'était plus et je me sentis orphelin. À moi désormais de décider puis d'agir. Je ne voulais surtout pas de non-lieu.

Ulysse fut alors pris ou repris par sa furie de théâtre. Il nous quitta comme s'il y avait le feu en me recommandant de lui envoyer par mail un premier épisode pour mettre le système en marche.

J'approchai une chaise du fauteuil de Théo, près de la cheminée, froide en ces jours d'été, mais dont l'âtre sentait encore la grappe d'odeurs que laissent les feux éteints, parfums refroidis des jus de viandes qui ont coulé du tourne-broche sur les dernières braises.

- Reste dîner avec nous, me dit Marie. Je sais qu'Yvette est de garde à son hôpital et que tes enfants sont en colonie.

Je restai. Nous avons alors passé un long moment dans un profond silence. Je me sentais *tout chose*, comme disait ma mère. Je n'en revenais pas des changements qui se faisaient en moi.

Soudain, Théo parut se réveiller. Il se tirait avec effort d'un puits profond. Il me demanda :

- Tu t'entends vraiment bien avec Jean-Michel ?
- Vraiment bien, non, mais je fais tout pour.
- Va voir sa pièce en Avignon.
- J'irai.
- Tu le dois et dis-lui ce que tu en penses. Je suis sûr qu'il attachera beaucoup d'importance à tes réactions. Il a peur de ce qu'il écrit. Et il a bien raison d'en avoir peur.

Après un nouveau silence, Théo reprit la parole et me dit :

- La loge est un lieu de bienveillance. Sans la bienveillance, elle n'a aucun sens.

Venant de Théo, si sévère et si rigoureux, cette remarque nous a stupéfaits, Marie surtout. Elle rapprocha elle aussi sa chaise du fauteuil où il était enfoncé et déclara d'une voix très dure :

- Cela suffit, la bienveillance ! Elle vous conduit à fermer les yeux. Je suis horriblement blessée par ce désir du Docteur Marot. Un non-lieu ? Quel non-lieu ? Qu'est-ce qui n'a pas eu lieu ? Qu'est-ce que vous souhaiteriez effacer ? Il n'y a pas de honte à s'être laissé aveugler. Encore faut-il le reconnaître.

Théo ne réagit pas, même du moindre mouvement de la tête.

- Que dois-je faire, Théo ? demandai-je alors. Diffuser mon procès-verbal ou m'en tenir à la loi du silence ?

Théo me répondit :

- Internet fonctionne comme un piège. On y déclare ce qu'on veut sans contrôle de personne et chacun gobe au hasard le vrai, le faux ou l'à-peu-près. Aller sur ce que vous dénommez la toile, c'est s'en remettre au tribunal des ignorants. Le Nombre y chasse le Droit.

Marie protesta : « Tout vaut mieux qu'un non-lieu ». Théo ne lui répondit pas. Pendant plus de vingt ans, Gilbert avait été son frère de confiance et un ami très proche.

En ne me répondant pas, me laissait-il libre d'aller devant le tribunal des ignorants ? J'hésitais encore.

- Une brouillade d'œufs aux tomates avec de la bonne huile d'olive, cela vous va, les hommes ? nous demanda Marie.

Elle posa un baiser sur le front pâle de Théo, me caressa la joue et se dirigea vers la cuisine. Je la suivis des yeux. Au fond de la vaste pièce où nous étions plongés dans une bienfaisante pénombre, il y avait un rai de lumière. Il venait de la cuisine d'Antoinette. Marie en avait pris possession et la vie continuait comme un ruisseau qui remonte à la lumière après un passage souterrain. Un jour, nous dirions de la grande maison « chez Marie et Théo ». Un jour, assisté de Marinette et d'Yvette, Marie reprendrait la tradition solsticiale du Grand Aioli à Mégara. Un jour, j'oserais me mettre en Delta avec Ciu et Théo ou Ciu et Nestor pour battre en finale de la Coupe le Chimpanzé ou l'Avaleur. Un jour, nous ne serions plus là pour le solstice d'été, mais nos loges continueraient de se réunir rue Tournefort. Un jour, plus personne ne saurait pourquoi ce feuilleton fut mis en ligne, comme on sème à la volée contre le vent.

Mais il n'y aura pas de non-lieu et jamais, jamais, jamais de pardon à l'ignominieux.

***** *FIN* *****

Achévé d'être mis en ligne les 22 et 23 Juillet 2009.